

Un pas de côté, toujours **Laure Coret**

C'est encore par détours, de côté, que l'on se dit le mieux. C'est tout le sens de l'écriture. Un pas de côté, toujours. Des parcours de travers, des distances que l'on s'impose à soi, contre le nom que les autres nous imposent à nous. C'est à pas de crabe, de côté, qu'on avance le mieux, pas le plus vite, mais le mieux.

Je veux saluer ici le parcours d'une étudiante sud-coréenne, très sage. Qui défendit avec brio sa thèse, sur l'irreprésentable de *La Comédie humaine*, à Paris, il y a de cela quelques mois. Cinq années d'étude sur l'auteur français le plus prolifique : Honoré de Balzac. Cinq années de recherches très loin de chez soi, très loin de soi, en psychanalyse et littérature, en littérature française. Cinq années à n'écrire que sur l'autre, d'une autre langue, d'un autre siècle, d'un autre lieu. Pour finalement se trouver, soi, même très loin. Pouvoir enfin écrire, ici même, des siens, des siennes. Pouvoir enfin se faire l'écho de la voix de ces femmes, sud-coréennes, enlevées et violées, en série, en masse, par les soldats de l'armée d'invasion japonaise. Pouvoir le faire avec toute la pudeur nécessaire, avec tout l'art de la critique, tout l'art de la pensée la plus rigoureuse, entre l'histoire et la philosophie, résolument en politique, entre la psychanalyse et l'esthétique, pouvoir enfin lire et transmettre le cri du silence de ces vaincues de l'histoire, réduites au mutisme depuis plus de cinquante ans. Il aura fallu le détour, l'autorité du discours sage et savant, sur l'autre, le très loin, pour enfin revenir à soi, armée des lunettes de la théorie, des mots justes. Le détour, toujours.

Je veux saluer aussi le parcours étonnant, courageux, de cet autre étudiant en exil, qui a quitté les bancs de la Sorbonne pour se rendre sur les lieux mêmes de la catastrophe, étudier de là-bas les mots des rescapés de là-bas. Quitter son lieu de vie, d'apprentissage, se détourner un temps des siens, pour mieux comprendre l'autre, que l'on fait sien, que l'on fait objet d'étude pour mieux le voir. Étudier la littérature de témoignage sortie des bombes, les mots d'Hiroshima, de Nagasaki, sur place, en venant de très loin. Avec tout le savoir faire de la critique la plus classique, avec tout l'appareil des comparatistes les plus courageux, se rendre sur les lieux, toucher les livres du doigt. S'écarter de soi, de son histoire à soi, de ses endroits, pour aller vers l'autre, pour recevoir le deuil de l'être humain plutôt que le sien propre. Passer par les mots des autres, passer par les mots et l'écriture pour entrevoir l'espèce. Pour découvrir "l'inutilité des rescapés", face à l'Histoire, pour découvrir qu'aucun corps singulier ne porte en lui l'Histoire de la catastrophe, qu'elle nous regarde tous. Pour mieux voir chaque universalité, chaque spécificité de toute Histoire. Il fallait être l'autre.

Je veux saluer ici le parcours d'un auteur, qui toujours écrit en contre, en autre. Qui choisit d'écrire l'autre pour s'écrire mieux. Qui a compris qu'il fallait s'éloigner de soi-même pour se dire. Que le réel n'avait rien à y faire. Qu'écrire la mort des siens, la mort de soi, celle de son enfant, c'était choisir résolument le camp de l'écriture, de l'écriture de l'autre, de l'écriture comme empreinte, trace du réel, et non pas représentation. Pour raconter, une fois encore, indéfiniment, le deuil insupportable, Philippe Forrest, dans son dernier roman (*Sarinagara*, Gallimard, 2004), raconte le Japon, vu par l'autre. Il raconte l'écriture du premier livre japonais, en des temps si reculés que l'Europe semblait avoir oublié ce que c'était qu'écrire. Il raconte la décision lucide, en toute connaissance d'inutilité, que prennent les généraux américains de cependant (*sarinagara*), lancer la bombe. Il raconte le photographe militaire envoyé en reportage à Hiroshima, le jour de la bombe. Il raconte la mort, et l'écriture, des autres. La mort, et l'écriture, ou l'image, de soi comme autre. C'est la voie du détour, la voie de l'écriture: "Reprendre [s]on récit et revenir avec lui vers [s]on rêve le plus vrai". ("Reprendre et revenir", in *L'Aujourd'hui du roman*, dir. par Laurent Zimmermann éditions Cécile Defaut, 2005, p. 34). Il fallait pour cela partir, quitter Paris, pour Tokyo et Kôbe, feindre d'oublier. Détour.

Trois écrivains, pour finir. Rachid Djaidani, Zahia Rahmani, Dorcy Rugamba. Trois textes, *Mon nerf* (Points Seuil, 2005), *"Musulman" roman* (Sabine Wespieser, 2005), *Marengo* (Da Ti M'beti, 2005). Trois écritures pour se dire autre. Trois pas de côté, contre le nom qui semblait s'imposer.

On attendait encore le récit d'un jeune beur des banlieues, par l'auteur de *Boumkoeur*. Et c'est un long poème. Du pas de côté, du "cul entre deux chaises" (p. 61). Mounir habite une résidence, *L'Oasis*. N'en déplaît aux maîtres chiens qui régulièrement contrôlent son identité, il est ici chez lui. N'en déplaît aux jeunes de la cité-dortoir, il est des leurs : "Je suis pris entre les deux feux de la bêtise humaine alors que mon gilet pare-balles a résilié son contrat". (p. 62). Pas une caricature. Une histoire singulière. L'histoire d'un jeune homme complexé, condamné à n'être pas une étiquette. Condamner à "penser ailleurs" (p. 59). Condamné à se rendre chez le "spy", pour être déjà mort une fois, et n'avoir pu offrir son dépucelage à son ancienne nourrice. Une histoire, le temps du "reureuiste", le temps d'un trajet. Un poème en décalé, à côté, exactement, de ce que le lecteur attendait. A côté, c'est-à-dire justement, exactement, là où il fallait écrire, en rythme décroché, en paroles arrachées au bon sens, aux mots vrais: "La société marginalise ses citoyens, les enfants de sa patrie dont le sang souillé par la misère n'existe que par leur puanteur. Si la pauvreté n'avait plus d'odeur, elle ne dérangerait plus personne." (p. 47). L'histoire d'une petite sœur attendue et absente, en poésie : "Sur le chemin du retour, il m'expliqua pourquoi ma mère ne rentrait pas

avec nous à la maison. A trop travailler pour rembourser le crédit, elle avait fait geler la graine de rose plantée quatre mois auparavant dans son dedans. Plus besoin de me faire un dessin, je venais de perdre ma petite sœur. Mes larmes noyèrent mon nombril pendant mon sommeil." (p. 72).

Certains libraires s'obstinent encore à la ranger sur les rayons "littérature maghrébine". Sans doute à cause de la mention : "Zahia Rahmani est née en 1962 en Algérie". C'est résolument en littérature, qu'elle s'inscrit. "*Musulman roman*. Tout est dit. On l'attendait dans les rangs des siens, dans les colonnes d'El Watan, recueillie par sa famille première. "Musulman", pas même musulmane. C'est l'autre qui la nomme ainsi. "Sur moi s'est abattue une entente entre des hommes. Je suis devenue, redevenue "Musulman (prologue). Pas pour longtemps. "Pourquoi donc me vouloir telle qu'on me veut, soumise à un Dieu ? Pour ne pas l'échapper, beuglait la meute." (p. 17). C'est le récit de celle que d'autres tiennent à ranger parmi les autres. Ailleurs, surtout. Alors, elle se fait autre, absolument, résolument. Refusant à jamais de déclinier son nom. Découvrant surtout le danger de ce Nom, lorsqu'il n'est qu'un. *Nuit et Brouillard* : "Eux, ils n'avaient qu'un Nom. Un seul Nom. Et personne ne s'est soucié de ce mal qui était en lui, aucun n'a témoigné de ce mal qui était en lui, et ce que signifie cette chose qu'on dit encore, On n'en veut pas, d'eux on n'en veut pas, de lui, d'elle on n'en veut... Et, toujours, cette phrase me faire voir des trains en partance pour la Pologne..." (p. 40). Alors, elle sera l'autre. Riche de n'avoir pas d'assurance du nom : "Enfant, on m'avait dit tu es née d'Adam et d'Ève. Sœur d'Abel et de Caïn. Fille du fils d'Abraham. Mais d'Ishmaël, le fils de l'esclave Agar ou d'Isaac, le fils de Sarah, des deux fils circoncis, je ne savais pas lequel le père avait porté au mont Moriah. Je ne savais pas lequel avait été l'élu." (p. 37). Alors, elle sera l'autre de sa cousine, rendue muette par l'histoire des pères, celle qui bientôt ne sait plus que le e: "Heu, heu, répétaient les sœurs. Eux. Eux. Disait ma cousine." (p. 53) Elle sera celle qui affirme, résolument, "ma langue ne veut pas mourir". Celle qui "sai[t] la solitude de l'enfant déplacé", et la crie. Parce qu'il n'y a plus de place, en elle, pour la garder muette. "Ce n'est rien, rien, un pépin d'orange. Il faut l'avalier. Avaler. Ne plus croire au miracle des éléments. Avaler, c'est ce que je ne savais pas faire. J'ai tété le sein de ma mère pour seule nourriture jusqu'à l'épuisement. L'enfance, je l'ai vécue collée à cette langue sans fin qui me nourrissait." (p. 69)

"Dorcy Ingeli Rugamba écrit la vie de sa famille." Voilà. C'est ce que l'on n'attendait pas. "L'extermination planifiée de tous les Batutsi du Rwanda annoncée par ses auteurs comme un travail d'hygiène est un drame universel qui peut éclairer les sociétés pour avoir fauché des milliers d'êtres humains désarmés, totalement à la merci de leurs bourreaux et n'ayant pour seul crime au monde que leur simple existence. En ce sens, elle est à la portée des historiens et des sociologues comme fait social et historique, comme crime idéologique, comme conséquence inéluctable de la manipulation politique et mentale des masses, comme objet d'étude et de connaissance mais ce savoir restera toujours une ombre insaisissable tant qu'il ne rendra aux victimes un nom, un visage, une humanité singulière." (p. 32-33). Il écrit la vie, pour défaire l'ombre de la mort. *Marembo*, un refuge pour les mots de la vie, les mots de l'amour, de l'apprentissage, les noms des siens : "Mes parents étaient des choinchoin, des chwagnogno, des haaaa, mes petites sœurs, des sikoya, le plus jeune de mes frères, un sakayonde. Nous formions une famille de slurps, quatre chwams, six youfs et les deux zé. Nous étions complètement abwawawa les uns des autres." (p. 48). Voilà ce que l'on n'attendait pas. *Marembo*, un ficus géant qui porte vivante la mémoire. Qui enseigne à tous, éclaté, par morceaux, à récolter, l'*ubupfura*, les valeurs humaines de sobriété, de pudeur, d'élégance et de justesse, mais aussi d'amour, de vie, toujours. La pudeur que protègent les photographies sous lesquelles paraît le texte, photographies de Francis Busigniees, elle aussi, d'un pas de côté, photographies du Rwanda, d'une tournée de théâtre à laquelle participait Dorcy Rugamba, comme acteur. *Marembo*, c'est aussi le parcours de celui qui choisit l'écart, le pas de côté. Qui tombe amoureux d'un texte, qu'il dit de poésies et décide de se faire autre, au milieu des siens : "Un livre imprévu, que je découvrais au détour d'un rayon, était particulièrement beau. La couverture était tout en cuir, les feuilles recouvertes d'une fine couche d'or, le texte en arabe calligraphié d'une main de maître au milieu de gracieuses arabesques comme si le scribe avait voulu y coucher un texte unique au monde. C'était le cas : Al Qaran, la fameuse parole de Dieu lui-même ! Pour la première fois de ma vie, je touchais le Coran de mes mains, une sulfureuse légende le précédait, il m'excitait les sens et l'esprit comme tous les fruits défendus, j'allais le lire en tremblant, dans un état second comme on viole les secrets d'un grimoire caché." (p. 111) Musulman, de plaisir, cette fois, se dit rebelle sans le vouloir, contre la religion finalement choisie par les siens, pire même que l'athéisme. Cela ne dure qu'un temps. Reste le pas, le pas de côté, le travers de toujours être à distance du nom qu'on vous impose. C'est la leçon du poète :

"Nous sommes comme des poissons d'eau douce,
Qui disent aux leurs de nager jusqu'aux confins de l'eau
Pour explorer les contours de la mer,
Alors qu'ils tournent sur leurs pas,
Comme assignés à ce tournis
Dans le tourbillon d'un étang." [1]

Un pas de côté, toujours. C'est encore le choix, pour ces trois-là, de parler au lecteur, qui ne s'y attend pas. De lancer la parole, provoquant un retour, contre le silence et la solitude des plaisirs tranquilles et sages. L'autre nous interpelle. Nous rappelle à lui. A voix haute. Il faut déguster ces trois textes, pour cela, cet écart-là aux habitudes du livre.

Il faut enfin les déguster parce qu'il chante la vie. La vie de cet autre que nous sommes. Contre la pensée de l'unique, contre la pensée des autres, ils en appellent à soi, par le pas de côté. C'est le trajet du R.E.R., le temps d'une fin d'adolescence, sans assurance même d'être soi. C'est le nom imposé par la meute des hommes, à une femme qui refuse d'être une. C'est la vie des siens, l'apprentissage, l'intimité d'un père que l'on aime autant qu'on l'admire, et qui soudain n'est plus. C'est pour tous l'obligation, définitive, de renaître, de se créer soi-même, d'être l'autre de soi-même. De surtout, toujours, re n'être, n'être pas celui que l'on nous impose, jamais.

C'est cela que la revue doit porter. Toujours. Nous aimerions, tous, que le vent s'arrête. Que Zahia Rahmani ne soit pas encore contrainte de se nommer tempête. Mais le temps nous arrête. Soixante ans après Hiroshima, onze ans après le génocide des Batutsi du Rwanda, trente ans après le génocide du Cambodge, aux 60 ans de la libération des camps. Alors que soufflent les rumeurs de l'ivoirité, de la togolité, de la congolité. Alors que des civils rwandais portent plainte contre x pour crime contre l'humanité et complicité de génocide, x désignant des soldats français (voir *L'Horreur qui nous prend au visage*, Karthala, 2005). Le temps nous impose d'être l'autre. Absolument. Non pas en injonction sacrée, mais en rappel très humain: nous sommes cet autre. Nous devons le rester, toujours, pour ne jamais en être séparé. Ce doit être encore cela, notre revue du monde.

à P.H.

1 - Extrait de *Amibukiro*, de Sipiryani Rugumba, reproduit dans *Marengo*, p. 64. [Retour](#)